

Texte n° 2 :

► GIONO, *Les Âmes fortes*, p. 314-317 +318

Exploitable dans le cadre de réflexions sur :

► Définir le mal et ses origines

Volupté et cruauté : le sadisme de Thérèse

[Armée de sa duplicité patiemment cultivée, Thérèse est prête à conquérir Châtillon.]

Tourne et retourne sur toutes les coutures. Pour si gros qu'ils soient, c'était du menu fretin. Je vous fiche mon billet, on m'aurait prise sous un chapeau ! Un tel, que l'on disait si puissant, une simple petite blanchisseuse le menait par le bout du nez rien qu'avec la promesse de rester cinq minutes tranquille. L'autre, avec de bons repas, on le faisait courir où l'on voulait. On l'aurait fait se précipiter dans un sac. L'un était tenu par sa langue ; l'un était tenu par ses pantoufles ; la plupart étaient tenus par l'argent. La gourmandise, l'argent ; les femmes, l'argent ; la méchanceté, l'argent. Voilà tout ce que je trouvais. En fait de gibier, c'était plutôt piètre. Je me dis : « Mais enfin, ma fille, qu'est-ce qui t'étonne là-dedans ? Qu'est-ce que tu attendais ? Qu'est-ce que tu veux, en fin de compte ? Est-ce que tu te plains parce que la mariée est trop belle ? Ou bien, est-ce que tu es de celles qui veulent sept chandeliers d'or ? »

Je passai plusieurs nuits à y réfléchir. **Je compris deux choses : la première, c'est qu'il y avait dans tous les cas de l'argent à ramasser à la pelle. La seconde, c'est que je me foutais de l'argent. J'étais dans de beaux draps !**

Je me disais : « Prends un tel par exemple. En lui jouant cette comédie, puis celle-là, en deux coups de cuillère à pot tu le lessives. Tu empoches des mille et des cents. Tu les empoches même de telle façon que c'est encore lui qui te dit merci ! » Et après ? C'est là que ça ne marchait plus. Quand j'essayais de me représenter le bonheur que me donneraient ces mille et ces cents je me disais zéro. Et j'avais beau y revenir, me dire : regarde mieux : zéro ! Je n'en menais pas large.

Je ne pouvais pas rester comme ça. Je poussai plus loin ; je me dis : « Allons, doucement, avance un pied après l'autre et tu iras forcément quelque part. Une chose est certaine si tu te fous de l'argent dans ces grandes largeurs, c'est que l'argent ne te tient pas. Alors, qu'est-ce qui te tient ? » Tout de suite, je me répondais : « Rien ». Ça n'arrangeait pas les choses. Alors j'y revenais. Je pensais : « Rien, c'est vite dit. Fais ton compte d'abord et puis tu verras. Commençons par le commencement. Qu'est-ce qui te tient ? Firmin ? (je disais Firmin parce qu'il était couché à côté de moi et que je ne voulais rien négliger, même pas la plus petite chose.) Firmin ? Non. » Et il n'y avait pas à y revenir. De Firmin au ventre, du ventre à la langue, de la langue au cœur, je me passais en revue : rien. **Je n'étais même pas méchante.**

Enfin je me dis : « Prends-le d'un autre biais. Tu es donc heureuse comme ça ? » Là, je fus obligée de me répondre oui. C'était déjà une petite lampe. « Qu'est-ce qui te rend heureuse ? » Je fis soigneusement le tour de tout et je me répondis : **« Je suis heureuse comme un furet devant le clapier »**. Ça, mes enfants, c'était une découverte !

Je me dis : « Doucement, les basses ! » Car tout de suite je me montais le bobéchon. Je me voyais avec une éternité de bonheur. « Regarde-moi un peu ce truc-là de plus près. » Évidemment, c'était bien ça. **J'étais heureuse d'être un piège, d'avoir des dents capables de saigner ; et d'entendre couiner les lapins sans défense autour de moi.**

Certes, auprès de ça, je comprenais maintenant que l'argent soit zéro.

Je m'accordais un petit quart d'heure de répit. A côté de moi, Firmin ronflait comme un sonneur. Ah ! celui-là, il avait de la chance de m'être utile ! Sans quoi, il n'aurait pas fait long feu. Il avait bien besoin que je n'aie jamais rien à lui reprocher.

Il n'y avait pas de doute ; je touchais du doigt l'important. Une fois mes idées bien éclaircies, je me mis à imaginer l'avenir. Il y avait certainement mieux à faire que de rester tout le temps le museau au bord du trou. Le furet ne mange pas de viande, voilà pourquoi je me foutais de l'argent. *Il boit le sang. Si je trouvais quelque part du sang à boire, ça voudrait peut-être la peine de me glisser dans le terrier.* Je me dis : tu as trouvé. Maintenant dors.

*

[Le « furet » ne tarde pas à trouver sa proie en la personne de M. et M^{me} Numance, deux êtres nobles et généreux.]

Je me dis : « Le monde est quand même bien fait. Les gens que tu vises ne tiennent à rien, sauf à aimer ; et ils te tombent dans les pattes. L'amour, c'est tout inquiétude. C'est du sang le plus pur qui se refait constamment. Tu vas t'en fourrer jusque-là. D'abord et d'une. Ensuite, puisqu'ils donnent volontiers tout ce qu'ils ont, c'est qu'ils aiment combler. Alors, à la fin, je me montre crue et nue. Et ils voient que *rien ne peut me combler*. Plus on en met, plus je suis vide. C'est bien leur dire : vous n'êtes rien. Vous avez cru être quelque chose : vous êtes de *la pure perte*. Ça, c'est un coup de théâtre. L'attendre me fera plaisir tout du long. Le rendre le plus étonnant possible me ravira à chaque instant. Puis, il éclate et, brusquement, je suis qui je suis ! »